

Laissez passer les voyous !

D'ARCY O'CONNOR (AVEC MIRANDA O'CONNOR), *La Mafia irlandaise de Montréal. L'histoire du tristement célèbre gang de l'ouest*, Montréal, Éditions La Presse, 2012, 303 pages

Daniel Gomez

Volume 7, Number 2, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68734ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gomez, D. (2013). Review of [Laissez passer les voyous ! / D'ARCY O'CONNOR (AVEC MIRANDA O'CONNOR), *La Mafia irlandaise de Montréal. L'histoire du tristement célèbre gang de l'ouest*, Montréal, Éditions La Presse, 2012, 303 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 7(2), 18–19.

LAISSEZ PASSER LES VOYOUS!

Daniel Gomez

D'ARCY O'CONNOR (AVEC MIRANDA O'CONNOR)

LA MAFIA IRLANDAISE DE MONTRÉAL. L'HISTOIRE DU TRISTEMENT CÉLÈBRE GANG DE L'OUEST

Montréal, Éditions La Presse, 2012, 303 pages

«Je suis un gangster professionnel; je gagne ma vie avec un fusil et je suis l'un des meilleurs.»
– Georges MacAllister devant un tribunal en 1974

Au sens propre, le terme mafia désigne une association secrète sicilienne ayant de nombreuses ramifications, essentiellement en Italie et aux États-Unis. Par extension, on l'a employé aussi pour désigner une association de personnes, sans aucune référence ethnique, qui s'entendent pour exercer leur pouvoir dans un domaine plus ou moins licite de la société. Parler de mafia irlandaise, comme le fait D'Arcy O'Connor, c'est évidemment emprunter le sens élargi. Mais là encore, il faut mettre un bémol.

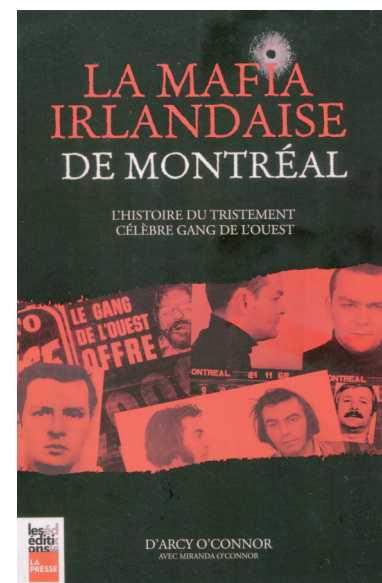
Existe-t-il au Québec une association d'individus, d'origine irlandaise, structurée hiérarchiquement, avec une tête dirigeante qui jouerait le rôle de parrain? La réponse semble être plutôt négative. Des années 1970, jusqu'au début des années 2000, il y avait certes à Montréal environ 150 associations plus ou moins irlandaises qu'on a qualifié rapidement de «gang de l'ouest», mais il est loin d'être prouvé que ces groupes aient été le moins organisé et cohésifs. Il y a eu certes des noms qui ont émergé à des périodes précises et qui ont donné l'illusion que le «gang de l'ouest» était sous le contrôle d'un «parrain»: Frank Pretula, les frères MacAllister (particulièrement Billy), Frank Peter Ryan (Dunnie) et Gérard Matticks, le roi du port, pour ne parler que des plus connus. Les avis cependant divergent quant à l'étendue de leur influence. C'est l'histoire, ou plutôt les histoires de cette pègre irlandaise de Montréal, le «gang de l'ouest», que nous fait partager D'Arcy O'Connor.

L'auteur enseigne l'anglais et le journalisme au collège Dawson. Il a collaboré en tant que journaliste à différents quotidiens anglophones nord-américains: *Wall Street Journal*, *The Gazette* à Montréal, *Daily Telegraph* (Australie). Il a également participé à la réalisation de divers documentaires et publié plusieurs ouvrages. Lui-même d'origine irlandaise, D'Arcy O'Connor semble être aussi à l'aise dans le milieu gaélique montréalais qu'un poisson dans l'eau. Son ouvrage qui ratisse large, traite aussi bien de la pègre irlandaise et du gang de l'ouest

que des mafias italiennes (calabraise et sicilienne), du «milieu» juif et des motards. Nous y avons ainsi un aperçu du milieu interlope montréalais.

Nonobstant cette petite mise au point et une traduction française peut-être un peu laborieuse, cet «essai», drôlement bien documenté, est diablement intéressant à lire. On le dévore comme un bon polar, dont il a d'ailleurs l'atmosphère. L'auteur survole le milieu montréalais depuis le XIX^e siècle et l'arrivée des Irlandais, des Juifs et des Italiens jusqu'aux années actuelles marquées par la nouvelle configuration de la pègre montréalaise. En vingt-deux courts chapitres, nous avons droit à un impressionnant panorama d'un siècle de vie «mafieuse» montréalaise. Nous y faisons connaissance avec des personnages qui semblent sortis d'un film de Martin Scorsese: Max Shapiro, Julius Silverberg, Harry Feldman, la famille Cotroni, les frères MacAllister, Gérard Matticks, Dunnie Ryan, Rubber Duck, même Monica la mitraille y a une petite place. Point commun à la plupart des héros de O'Connor: ils font de fréquents séjours en prison et n'ont souvent pas la vie très longue. Celle-ci tourne essentiellement, pour ne pas dire obsessionnellement, autour de l'argent et des moyens d'en faire, illégalement bien sûr: le jeu, l'alcool, la drogue, la prostitution et les braquages. La concurrence est féroce et elle est régulée le plus souvent par l'élimination physique. Il ne faut pas oublier non plus leurs éternels va-et-vient entre les centres d'incarcération, aux États-Unis, au Canada et à l'extérieur.

L'ouvrage fourmille d'anecdotes et de faits divers qui, mis bout à bout, nous donnent l'image d'un Montréal que le commun des mortels ne soupçonne même pas: un Montréal *underground* parallèle, en marge des lois. Nous apprenons ainsi que la vraie mafia, l'italienne, n'est pas un tout homogène, mais qu'elle a été traditionnellement déchirée entre deux clans: les Cotroni, originaires de Calabre, et les Violi, provenant de Sicile. Italiens ou pas, on s'y massacrait allègrement! Nous découvrons que la très respectable communauté juive avait elle aussi ses «mafiosi». Ceux-ci faisaient surtout dans le jeu, mais ne délaissaient pas le trafic des stupéfiants. Un dénommé Harry Davis, Juif né en Roumanie en 1898, ouvrit la première maison de jeu illicite sur la rue Stanley. Il s'essaya plus tard dans les stupéfiants, mais il n'eut pas de chance puisque lui et ses complices, juifs eux aussi, furent arrêtés en 1933. Incarcéré au pénitencier Saint-Vincent de Paul, Harry Davis y «reçut dix coups de fouet en plus d'une sentence de quatorze ans de



prison...» (p. 49). C'est un dénommé Charles Charlie Feigenbaum, son complice, qui l'avait donné; il fut lui-même exécuté dans la rue par un tueur en août 1934.

L'histoire des Shapiro quant à elle nous éclaire sur les multiples chemins que peut prendre l'ascension sociale. Max Shapiro, polonais d'origine yiddish, prospéra dans le jeu illicite au cours des années 1920. Ses deux enfants, Harold et Bernard, ont poursuivi quant à eux des études et sont devenus au fil des temps des membres respectables de la communauté judéo-anglophone de Montréal puisque l'un fut président de l'université Princeton de 1988 à 2001 (Harold), et l'autre, Bernard, recteur et vice-chancelier de l'Université McGill de 1994 à 2002 (p. 52). Ils «blanchirent» en quelque sorte le nom familial.

D'après O'Connor, c'est après 1944 qu'on commence à parler de «gang de l'ouest» dans les médias de Montréal. Les années 1950 à 1970 ont été des «décennies» meurtrières pour la pègre montréalaise. Les noms d'origine irlandaise figuraient souvent dans la liste des protagonistes soit comme exécuteurs, soit comme victimes. Pour l'auteur, cela s'explique par le fait que les membres du «gang de l'ouest» voulaient maintenir leur réputation de meilleurs et plus rentables braqueurs de banques, voleurs de camions blindés et perceurs de coffres-forts de la pègre montréalaise (p. 79). Et en effet, le travail ne manquait pas durant ces années puisque Montréal avait acquis la réputation de capitale du vol de banques en Amérique du Nord. À titre d'exemple, un gang prénommé les «cagoules rouges», avait perpétré, entre 1956 et 1960, quarante vols de banques pour une somme de deux millions de dollars. Plus près de nous, en 1976, des Canadiens français cette fois étaient à l'origine du «crime du siècle», le plus important vol à main armée jamais réalisé en Amérique du Nord. Un montant de près de 2800000 dollars avait été subtilisé dans un camion de la Brink's.

Le professeur de Dawson nous parle aussi de Frank Peter Ryan, Dunnie, le «roi de la coke». Dans les années 1970-1980, il aurait

suite de la page 18

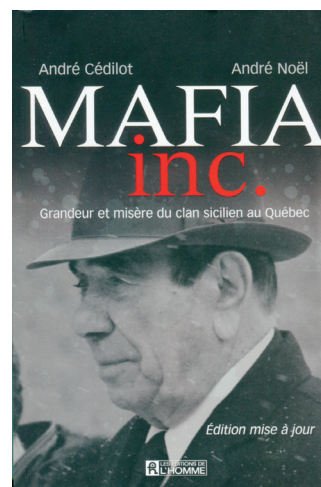
été le «parrain» de la mafia irlandaise. Il est mort à la tâche, en quelque sorte, puisqu'il a été abattu le 12 novembre 1984 dans une chambre de motel par Paul Avril et Robert Bob Lelièvre. Eux-mêmes seront victimes de l'explosion d'une télévision piégée, cadeau d'autres truands plus proches des motards.

On n'omettra évidemment pas les péripéties épiques des trois frères MacAllister, de 1960 à 1994 : Georges, William (Billy) et Peter, fils d'un alcoolique violent et d'une famille «dysfonctionnelle». Leur vie ressemble à un film série noire tant ils ont connu un parcours hors du commun : crimes, braquages de banques et de camions blindés, trafic de drogues, condamnations multiples, aux États-Unis et au Canada. Georges MacAllister ne déclara-t-il pas lui-même à un de ses procès : «Je suis un gangster professionnel ; je gagne ma vie avec un fusil et je suis l'un des meilleurs (p. 190)» ?

Et que dire de Gérald Matticks, Gerry, le «roi du port» ? Après l'extradition de Billy MacAllister en Floride en 1994, il devint le par-

rain du gang de l'ouest. Là encore, nous avons affaire à une «PME familiale» puisqu'il travaillait avec ses quatre frères. C'est quand il a pris le contrôle du port de Montréal que Gerry a réellement assis son empire. Son équipe s'évertuait alors à trouver toutes sortes de stratagèmes pour faire voyager des tonnes de stupéfiants d'outre-mer vers le continent.

Oui, décidément, *La mafia irlandaise* nous fait entrer dans un univers qu'on était loin de soupçonner ! Curieusement, une des impressions qu'il reste à la fin de la lecture de l'ouvrage, c'est que le système judiciaire canadien semble relativement clément tant la distance est souvent grande entre les peines infligées et le temps réel d'incarcération des truands. Ça laisse le lecteur songeur ! ❖



ANDRÉ NOËL ET ANDRÉ CÉDILLOT MAFIA INC. GRANDEUR ET MISÈRE DU CAMP SICILIEN AU QUÉBEC

Montréal, Éditions de l'homme, 2012 (nouvelle éd.),
432 pages

Qu'ont en commun les narcotrafiquants colombiens, les bandes criminelles du Venezuela, la guerre au Liban, le dictateur philippin Marcos et certaines personnalités politiques et publiques québécoises et canadiennes ? La réponse étonnera : leurs liens avec la mafia italienne montréalaise.

Dans un livre intense et complet de dix-huit chapitres, André Noël et André Cédilot offrent un impressionnant témoignage sur les rouages de la mafia montréalaise et en particulier sur le clan sicilien mené par Niccolò (père) et Vito Rizzuto (fils), tous deux originaires de la communauté Cattolica Eraclea située dans la province d'Agrigente en Sicile. Journalistes à *La Presse* depuis plusieurs années, Cédilot et Noël livrent un ouvrage à forte densité, ce qui est certainement à l'origine de la volonté de porter *Mafia inc.* au cinéma comme il fut annoncé par TVA Films en 2011¹.

Le livre des deux journalistes offre, dans un premier temps, un panorama général de la mafia italienne et de sa naissance dans l'Italie moderne. Le tournant de l'œuvre vient ensuite avec l'explication de l'ascension du clan sicilien des Rizzuto (père et fils) dans la pègre montréalaise et toutes ses activités illégales : l'assassinat de Paolo Violi en 1978, jusqu'alors parrain de la mafia montréalaise. Ce fut le début des 30 années du règne de la dynastie des Rizzuto sur le crime organisé de Montréal, lequel avait une position stratégique dans le commerce de la drogue au niveau international. Facilité par la corruption généralisée qui régnait sur la métropole durant les années 1950, le clan sicilien consolida effectivement son pouvoir à partir de l'assassinat de Violi. Les auteurs nous racontent comment, à partir de cette date, les Rizzuto commencèrent à utiliser Montréal comme un tremplin pour créer des ententes avec les cartels du Venezuela et de la Colombie (p. 56). Il est aussi question du véritable pouvoir de Vito Rizzuto qui maintint la paix entre les diverses organisations criminelles et son habileté légendaire à tout coordonner sans être appréhendé par la police. Rizzuto avait des liens partout sur la planète, dans ce que les auteurs nomment «la pieuvre», une organisation tentaculaire qui oscille entre la légalité et l'illégalité. À l'instar du film *Le Parrain*, l'œuvre de Cédilot et Noël nous montre extrêmement bien le fonctionnement du trafic de drogue et de la pègre. Les auteurs mettent aussi en évidence l'importance des célébrations telles : les mariages, les anniversaires ou les funérailles pour la mafia, car dans ce monde «la vie ne semble avoir de sens que si elle côtoie la mort» (p. 100).

La rafle policière du 22 novembre 2006 et l'accusation aux États-Unis de Vito Rizzuto pour des meurtres commis en sol américain en 1981 mirent fin au règne des Siciliens et plus particulièrement à celui de la famille Rizzuto et de leurs associés. Ce qui avait contribué à lancer sa carrière (p. 102) fut aussi responsable de sa chute : son sentiment de

gentleman invisible ne dura pas éternellement et Vito fut extradé aux États-Unis et condamné pour meurtre 23 ans après les événements. Avant cette date, il ne fut jamais inquiété par la justice grâce à sa prudence et à son habileté à cacher son jeu.

Ce qui frappe le lecteur, c'est d'apprendre que de nombreux liens ont uni politiciens, hommes d'affaires et personnalités publiques (comme la famille Saputo ou bien Alfonso Gagliano qui joua un grand rôle avec Vito Rizzuto dans le financement de l'organisation de la campagne à la direction de Jean Chrétien [p. 299]) avec la mafia montréalaise et le crime organisé international. Les auteurs relèvent avec brio ces liens que l'on croit invisibles, mais qui montrent bien la facilité avec laquelle les mafiosi savent blanchir l'argent illégal dans des activités licites. Ils mettent en lumière l'argent volé aux contribuables, les multiples efforts conjoints des corps policiers comme la GRC et la Sûreté du Québec, l'inefficacité des politiques législatives, les traitements de faveur en prison, mais aussi les nombreux coûts reliés aux opérations contre les gangs criminels et la corruption des politiciens. Comme les auteurs le mentionnent au début du livre, très peu de Québécois ont conscience de ces liens mafieux et de leur pouvoir sur les travaux publics entre autres. Grâce à ce livre, et espérons-le à son adaptation cinématographique, le grand public pourra se familiariser avec le milieu du crime organisé de Montréal, un peu comme ce fut le cas avec la série télévisée *Omertà*.

Finalement, Vito Rizzuto a été libéré le 6 octobre 2012. L'avenir est pour le moins incertain pour le crime organisé montréalais qui est toujours déchiré entre les factions calabraise et sicilienne, de même que les gangs de rue. Le retour de Rizzuto changera-t-il la donne ? Dans l'épilogue du livre, ajouté plus récemment, il est toujours question d'instabilité et, lors de la libération de Rizzuto, André Cédilot a commenté à *La Presse* que si Rizzuto tente de reprendre la tête de la mafia montréalaise, les conséquences risquent d'être pour le moins violentes²...

En conclusion l'ouvrage de Noël et Cédilot est captivant. C'est une véritable mine d'informations et il réussit à dégager les liens qui nous apparaissent parfois inexistantes entre le licite et l'illicite. Le livre aurait pu peut-être être enrichi s'il avait traité du rôle des femmes dans les organisations mafieuses. Les auteurs mentionnent à quelques reprises les perceptions féminines, mais, mis à part la présence d'une autochtone impliquée dans des activités illégales, les femmes y sont souvent décrites comme neutres, fidèles à leurs maris, conscientes de leur rôle social dans la criminalité, régies par les codes d'honneur.

Priscyll Anctil Avoine

¹ http://www.radio-canada.ca/nouvelles/arts_et_spectacles/2011/12/14/003-mafia-inc-adaptation-cinema.shtml

² <http://www.lapresse.ca/actualites/quebec-canada/justice-et-affaires-criminelles/2012/10/05/01-4580529-vito-rizzuto-est-libre.php>